

Chapitre 1

Un cadre bucolique

En cette fin d'après-midi d'automne, Léon, assis sur le pas de la porte, coudes posés sur les genoux, mains sous le menton, contemple le tableau en clair-obscur, digne d'un peintre de renom, offert par la nature. Les rayons du soleil déclinant accentuent les ombres d'un paysage apaisant de vallons et coteaux auxquels ils donnent du relief. Ce coup de projecteur latéral allonge les formes sans les écraser comme le soleil au zénith. Les courbes harmonieuses des collines, que le couchant teinte de mauve, ondulent à l'infini comme des vagues, coiffées du roux de leurs forêts. La contemplation de ce panorama provoque chez lui, un ravissement extrême, proche de l'extase. Yeux à demi fermés, il gonfle ses poumons et laisse peu à peu ses muscles se décontracter. Tout en restant conscient, il a l'impression que petit à petit son esprit s'évade du corps pour explorer librement l'espace environnant. Tel un oiseau, il s'envole et domine l'es-

pace de verdure où la nature indomptée tente de reprendre ses droits. Il entre en contact avec le cosmos dont il est une infime partie. Revenu sur terre après ce bref voyage astral il se dit : « c'est ici que je finirai ma vie ! »

Milou qui somnole, allongé près de lui, lève parfois la tête et fait claquer bruyamment ses mâchoires sur une mouche imprudente qui se pose sur son nez. Trop tard ! Il l'a manquée et manifeste sa déception, son museau sur ses pattes, attentif aux moindres mouvements de son maître.

Le soleil qui vient de disparaître à l'horizon fait place à l'étoile du Berger et ramène Léon à la réalité. La fraîcheur le secoue de sa torpeur et il se lève pour rentrer suivi par Milou qui ne le quitte pas d'un pouce. Les deux ne font qu'un et seraient malheureux l'un sans l'autre.

Milou faisait partie de la dernière portée de la chienne du voisin qui avait proposé à Léon :

– Fais une bonne action.

– Comment ça ?

– Ma chienne a eu quatre petits, je ne peux, hélas, pas les garder. Alphonse m'en prendra un, ma belle-sœur aussi, ainsi que ma cousine. Il en reste un. Tu ne voudrais pas que je le tue, n'est-ce pas ?

– C'est quoi comme race ?

– Un croisé de chien berger et d'épagneul, il sera bon pour garder tes brebis et pour la chasse.

– C'est sûr, depuis la mort de Youpi la semaine dernière, un chien me manque.

– De quoi est-il mort ?

– De vieillesse, presque quinze ans. Quel malheur quand je l'ai trouvé raide un matin près du seuil ! Inconsolable, j'avais résolu de ne plus en reprendre. Cela fait mal de les voir mourir, on s'attache tellement à ces bêtes.

– Bon, d'accord, je te le garde. Tu l'auras dans deux mois quand il sera sevré.

Ainsi Milou entra dans la vie de Léon.

Chapitre 2

Léon

Léon, quarante ans à peine, en paraît dix de plus. De taille au-dessus de la moyenne, le dos voûté, il marche à grands pas, yeux baissés, habitué à contempler la terre qui le fait vivre, comme elle a nourri des générations. Son aspect physique négligé le rend presque repoussant. De son béret dépassent des mèches noires qui cachent son cou. Sa chevelure épaisse ne semble connaître ni le peigne ni la brosse. Son visage, qu'envahit une barbe touffue, porte les marques des travaux au grand air qui n'a pas épargné sa peau déshydratée et parcheminée comme celle d'une momie. Les sourcils broussailleux cachent de petits yeux vifs, d'une couleur indéfinissable, exprimant la méfiance et le caractère d'un homme soupçonneux qui vit seul, n'accordant sa confiance à personne.

Ses vêtements usagés sont, invariablement, une chemise à carreaux, un pantalon marron en velours

côtelé, soutenu par des bretelles et de solides chaussures montantes pour ses marches sur les chemins de campagne. Dans le bourg, il inspire des commérages. « Regardez comme Léon se laisse aller depuis la mort de sa mère, lui, si instruit, si cultivé, pourquoi se néglige-t-il ? C'est inconcevable à son âge ! Il lui faudrait une femme pour le mettre dans le droit chemin. »

Sa vieille 2CV dort dans la grange et ne sort qu'en cas de nécessité. Il s'en servait autrefois pour conduire sa mère à l'église le dimanche. Depuis qu'il est seul, il néglige cette obligation. Baptisé, il a reçu les premiers sacrements : communion, confirmation mais ne pratique pas, ce qui le met à part de ces concitoyens. Un jour, il a déclaré en réponse à celui qui lui demandait « pourquoi ne vas-tu pas à la messe ? »

– Sachez que je n'ai pas choisi ma religion, elle m'a été imposée par les parents qui m'ont porté sur les fonts baptismaux pour faire comme tout le monde, je suis catholique mais non pratiquant.

De la religion, sa mémoire a conservé les affreuses images illustrant les livres d'histoire, le massacre des Protestants lors de la Saint Barthélemy et les scènes de tortures infligées par les bourreaux de l'Inquisition. Il aurait fallu ôter des manuels scolaires ces représentations atroces pour ne pas impressionner les jeunes enfants. Il se demande comment, au nom de la religion catholique, on a pu brûler vifs sur le bûcher

les Templiers, Jeanne d'Arc, mal récompensée d'avoir sauvé la France, et tant d'autres personnes innocentes ! Il croit en Dieu, mais critique les serviteurs de l'église qui vivent au Vatican dans l'opulence, ce qui fait dire que le catholicisme est la religion des riches. Pendant ce temps, les curés des paroisses rurales se démènent avec peu de moyens pour assurer les messes dans les églises isolées et pourvoir en hiver au chauffage des édifices religieux.

Avant l'usage des contraceptifs, l'église du hameau, à présent fermée, accueillait les familles nombreuses tandis que le curé vivait au presbytère. Un jour, il avait suggéré à sa mère de faire entrer Léon au petit séminaire. Le petit séminaire, une école de niveau secondaire (collège, lycée) formait aussi bien les futurs séminaristes du grand séminaire que des élèves qui resteraient laïcs. C'était souvent l'un des seuls moyens de s'instruire pour les enfants intellectuellement doués vivant à la campagne, que les curés de paroisse repéraient et dont l'Église prenait en charge les années d'études secondaires, en proposant aux meilleurs d'accéder au grand séminaire. Les garçons y recevaient une éducation classique de qualité dans un milieu moralement exigeant. L'internat était la règle et la discipline rigoureuse.

– Il n'a plus son père, au petit séminaire il aura la chance de poursuivre ses études gratuitement. Il fera, plus tard, seulement s'il le désire, un excellent curé de campagne. Pensez à son avenir.

– Il n'en est pas question ! s'était défendue sa mère égoïstement, il restera près de moi, j'ai besoin de lui pour la ferme.

Léon avait fréquenté l'école publique à un kilomètre du hameau. Il effectuait le trajet à pied en emportant sa gamelle qu'il faisait réchauffer sur le poêle de la classe en hiver. Studieux, renfermé, il ne communiquait guère avec ses camarades et passait ses récréations à lire des ouvrages que lui prêtait la maîtresse. Suite à son brillant succès au certificat d'études, elle aurait souhaité le voir entrer en 6ème au lycée mais, sachant que son départ contrarierait sa mère, il avait refusé.

Le service militaire l'arracha à sa terre natale durant quelques mois pour le conduire à Dijon. L'exil forcé le mit au contact de diverses couches sociales venant de nombreux départements. Il avait retrouvé d'autres paysans parmi des commerçants, ouvriers d'usine, fils à papa, étudiants, etc. qui s'étaient regroupés par affinité. Le séjour en caserne et les sorties en ville auraient pu l'aiguiller sur une autre voie et lui faire envisager une existence différente, mais le temps du service militaire ne fut qu'une parenthèse dans sa vie. Au retour, il reprit son train-train quotidien, en s'évadant dans la contemplation de la nature.

Léon n'avait pas toujours été cet homme taciturne et négligé. À vingt ans, les filles cherchaient à apprivoiser le beau jeune homme au physique agréable. Sa grande timidité l'obligeait à les fuir et elles se

moquaient de lui « Léon, si tu continues, tu resteras vieux garçon ! » En réalité, les filles lui faisaient peur, elles appartenaient à une espèce inconnue et comme le commun des mortels il redoutait ce qu'il ne connaissait pas. Ses copains lui disaient :

– Allez viens avec nous à la fête, tu feras danser les filles et tu en trouveras une à ton goût.

Il refusait l'invitation et répondait :

– Ce sera pour une autre fois, c'est promis.

Il n'honorait pas sa promesse et trouvait un prétexte pour éviter ces sorties.

– Tu as tort, tu ne sais pas ce que tu perds !

Et puis le temps passait, ses camarades se mariaient, fondaient une famille, des enfants naissaient tandis que Léon restait célibataire. Les gens murmuraient dans son dos « Il lui faudrait une femme, il faudrait que quelqu'un lui en présente une, un si beau jeune homme, quel gâchis ! »

Il lui arrivait d'envier ses copains, heureux en famille, sortant le dimanche avec leur femme et leur progéniture pour se rendre à l'église ou aux fêtes villageoises. Il ne se projetait pas dans le rôle d'époux, de père et par manque de confiance en lui, il pensait que personne ne s'intéresserait à lui, ne l'aimerait. Alors, il concluait, pour se consoler, qu'une femme entraverait forcément sa liberté.

Cette façon de penser était inspirée par l'attitude de sa mère qui lui renvoyait une image négative de l'espèce féminine. Depuis la mort accidentelle de son mari, lors de l'abattage d'un arbre quand Léon avait dix ans, elle noyait son chagrin de veuve dans l'alcool. Difficile à vivre, elle se montrait agressive une fois sa bouteille vide. Si elle n'en trouvait pas une autre pour se remplir le gosier, elle cassait tout dans la maison et Léon avait de la peine à la maîtriser pour l'enfermer dans la chambre où elle s'abattait sur le lit. En la découvrant en état d'ébriété, allongée sur le carreau de la cuisine près de la cheminée, Léon sortait, furieux, en claquant la porte, il serrait les poings, impuissant à l'empêcher d'assouvir sa passion de l'alcool. Le temps passait, il s'était fait une raison.

En l'absence de sa mère dont la conduite honteuse l'exaspérait, il se serait, sans doute, laissé amadouer par une fille ayant suffisamment de caractère pour le ramener à la vraie vie, mais comment en introduire une chez lui sans la mettre en présence de l'ivrogne dont il préférait cacher la conduite ? Alors, après l'avoir laissé cuver son vin, il se réfugiait à la bergerie, malheureux, désespéré, ne pouvant avouer à personne l'infortune qui le frappait. Il se consolait avec ses brebis auxquelles il apportait son affection. Elles occupaient sa journée car il fallait les sortir, les rentrer, les traire à la main, mettre le lait dans des bidons pour le camion de ramassage, procéder à la tonte, à l'agnelage, nettoyer la bergerie, etc.